

conte, regarde les couples passer sous la galerie. Sa silhouette se modèle dans une robe blanche dont la longue traîne se perd dans l'ombre des marches qui descendent au jardin. Elle parle à son tour, sourit, cela se devine. Le buste tourne lentement, ondule souple sur les hanches au moindre de ses mouvements. Parfois elle incline la tête, alors ses épaules se posent sous les reflets des petites lampes hautes, la nuque se dégage, le cou se dessine fermé d'un large collier d'or — un collier fait de plaquettes ciselées qu'assemblent des anneaux, un collier avec un fermoir primitif de bijou arabe, une sorte de charnière lourde où s'enfonce une longue épingle d'or retenue par des chaînettes qui tremblent sur sa chair lumineuse.

Oh! ce fermoir, ce vieux collier arabe, étrange, qu'il lui semble avoir vu jadis, tenu dans ses mains, admiré!... Est-ce possible?

—Ainsi donc c'est elle... elle! se répète Pierre

Il rentre dans les salons, la cherche quelque temps. La voici debout sur un fond de palmiers, de verdure enchevêtrées voilant les grandes fenêtres closes de l'autre côté. Une pensée de désespéré lui vient.

—Présentez-moi, voulez-vous? dit-il arrêtant un camarade au passage.

La jeune femme le voit venir, se prête à la présentation, esquisse un vague sourire, mais le regard levé sur lui se fixe impénétrable, fermé, hostile presque, l'étudiant. Et comme il se tait, cherchant ses mots, elle, très naturelle, dit:

—Un joli début, n'est-ce pas, monsieur, pour votre arrivée en Afrique?

—Mon Dieu, madame... je ne suis pas un nouveau venu. Je suis en Afrique depuis plus de trois ans.

Il avait dit cela très vite, d'une voix qu'il ne se connaissait pas, neutre, un peu voilée. Il ne tremblait plus, seulement ses mains se crispaient sur la garde du sabre, et il sentait ses nerfs douloureusement tendus vibrer en ses poignets.

—Depuis si longtemps...

—Oui, madame, trois ans dans le Sud à mener une vie errante dans les sables, au delà de Biskra, bien loin... sans grande fête jamais... fête des yeux, fête du cœur... seul..., avec d'étranges visions qui passaient en mes rêves parfois... très belles, très chères... comme celle qu'on aimera toujours parce qu'on en a déjà pleuré.

Il allait, allait, se grisait sous la tombée lumineuse, très douce, du regard qui se débridait, s'alanguissait en une pitié, une bonté miséricordieuse. Oui! c'était elle. Et elle se souvenait. Il en avait la perception. Pourquoi eût-elle été cruelle? Il était si humble, si respectueux. Ses cils brillaient. Oh! la bonne joie!...

—Ah!... fit-elle à mi-voix, du ton dont elle eût aussi bien dit: "pauvre ami!" Et c'est cela que son cœur entendit en cette seconde d'émotion généreuse qui semblait devoir la lui rendre... Ce fut si dur, si désolé que cela votre séjour dans les sables? acheva-t-elle.

Elle était là, toujours debout, plus pâle, immobile, les bras, les mains inertes, vides, semblant prête à tomber, n'avoir plus de vie en elle, plus de vie qu'en ses grands yeux qu'il aimait tant. Et elle avait dès longtemps fini de parler qu'il écoutait encore sa voix nouvelle, sa voix qui maintenant n'était plus quelconque, mais charmante et profonde comme une harmonie. Il ne répondit pas. Il ne le pouvait plus. Une main, sa petite main peut-être, tenait son cœur palpitant et ses yeux, où toute sa ferveur douloureuse montait, parlaient pour les lèvres rigides, et disaient la supplication si souvent sanglotée jadis: "Parle!... parle!... parle. Oh! parle!... desserre ces lèvres closes sur le cher secret!... Un mot, un seul mot... Est-ce toi?... Est-ce bien toi la femme du rêve?... Que t'ai-je fait pour me faire souffrir ainsi?" Et comme jadis les beaux yeux se voilaient tristes, tristes à cause de toute cette douleur qu'elle sentait venir en lui et qu'elle ne lui aurait pas voulue.

A ce moment une note s'éleva, un chant de harpes et de violons qui, sur un mode lent, berceur, montait annonçant une valse. Un remous se produisit dans la foule qui les entourait. Ils furent séparés. Et il la vit s'en aller dans la danse, se perdre, abandonnée, ployée toute sur le bras qui l'enserrait.

Courage, Pierre!... Ne pleure pas. La route s'achève.

En France, bien des mois après, dans le parc de Lestrac.

Le ciel est doux, l'air calme, sans frisson.

Au bout de la grande allée plantée d'ormes séculaires, dans la perspective découverte, on aperçoit un lointain lumineux, un peu de ciel, une lueur de printemps, de ce printemps merveilleux du beau pays de Touraine. Un charme, une douceur émouvante plane dans l'infini. Rien ne trouble le recueillement des campagnes et des bois échelonnés sur l'horizon. Et par cette grande allée, vers cette lumière si belle, Pierre s'en va, ce jour-là, lentement.

Odette de Trécourt l'accompagne, Odette l'amie fidèle et bonne qu'il a rencontrée aux premiers jours de lutte et dont la généreuse affection ne s'est jamais lassée. Par moments, la jeune femme le regarde mais n'ose rien dire. Il semble que ce serait mal de le troubler, de l'éveiller trop tôt, de l'arracher à toutes ces pensées qui l'absorbent, pensées dont elle devine et respecte le pouvoir bienfaisant.

Et puis, c'est que dans ses bras il y a une petite chose rose et blonde parmi beaucoup de blanc, beaucoup de dentelles, une petite chose qu'il porte avec d'infinies précautions, un peu gauche, malhabile à la bien tenir.

Car c'est un enfant, cela, un tout petit bébé de quelques jours à peine, un enfant de Pierre, un fils.

Pierre a un fils!

O l'inoubliable joie qui a caressé son cœur quand on lui eut annoncé la chose! Quelles bonnes larmes ont